

Avertissement au lecteur : Tout en n'étant pas un spécialiste, je me résolus, en 1998, à rédiger et publier cet article (dans *Kairòs*, n°8, mars-avril 1998) parce que je ressentais l'importance et l'urgence du problème et j'espérais encore plus pouvoir ainsi solliciter quelque expert et chercheur courageux à le réexaminer et l'approfondir. Ceci, à ce que je sache, n'est point advenu. C'est donc pour les mêmes raisons que j'en propose ici une reprise dans cet « observatoire » : http://www.ospi.it/ospi/articoli/focusart_1024.asp?id=134.

« Le système nerveux — selon un texte de vulgarisation médicale — peut être schématisé comme un grand ensemble automatisé munis de dispositifs périphériques d'exploration : les récepteurs ; de stations réceptrices et émettrices : la moelle épinière, la moelle allongée, le pont, le mésencéphale et le thalamus ; d'un appareil de coordination : le cervelet ; d'un centre : le cortex cérébral, dans lequel, les informations reçues étant estimées, les instructions opportunes sont élaborées ; de telles instructions se dirigent ou bien à la musculature lisse et aux glandes au travers de l'hypothalamus et le système sympathique, ou à la musculature striée volontaire, à travers les grands neurones localisés dans les cornes antérieures de la moelle épinière » (1)

Commençons donc par nous occuper des « dispositifs périphériques d'exploration » ou « récepteurs ». Comme terminaisons nerveuses des organes des sens, celles-ci accueillent les *stimulations* et les transforment en *impulsions* nerveuses.

Mais qu'est-ce qu'une stimulation ? À cette question, le même texte répond : « La stimulation est une modification quelconque du milieu dont l'application suscite le surgissement d'une impulsion » (2).

Eh bien ! la stimulation se présente en effet, aux organes des sens, *comme* une « modification du milieu », mais n'est pas une « modification du milieu » ni ne se prête à être identifiée à celle-ci et réduite à celle-ci. La stimulation (en soi), en effet, c'est une chose, la modification qu'elle provoque dans le milieu qu'elle est appelée à traversée, en est une autre.

À partir du moment où une stimulation voyage toujours à partir d'un sujet ou objet « émetteur » (le perçu) à un sujet « récepteur » (le percevant), la « modification du milieu » n'est donc que l'effet produit dans *le milieu [terme moyen, ndt]* (à savoir dans ce qui se trouve entre le premier et le second) par son passage.

En ceci, la neurophysiologie moderne suit de toute manière l'enseignement de la physique. Le son, par exemple, nous est présenté par celle-ci comme une « sensation » : comme la façon dont sont subjectivement transmises les stimulations provenant du mouvement vibratoire de particules appartenant à un milieu élastique gazeux, liquide ou solide.

La physique s'occupe donc du son, en tant qu'*effet* (quantitatif ou commensurable) de la vibration de particules, mais pas du son, en tant que *cause* (qualitative et non incommensurable) du fait que de telles particules se sont mises à un certain endroit à vibrer ; ni ne considère que la nature des effets produits dans le milieu par la traversée de la stimulation dépendent plus de la nature du milieu que de la stimulation.

Steiner observe justement : « On ne peut pas expliquer l'un des groupes de qualités du monde des sens : lumière, couleurs, sons, odeurs, saveurs, conditions de chaleur, etc., « en le dissolvant » dans l'autre groupe de qualités du même monde sensible : grandeur, forme, position, nombre, énergie, etc. » (3).

Notre texte précise encore : « La modification qui doit advenir dans la membrane (de la cellule nerveuse) pour que l'impulsion se déclenche n'advient que lorsque la stimulation aura atteint une intensité précise : la stimulation qui présente ces caractéristiques est définie comme *stimulation seuil* » (4).

Avec l'intensité de la stimulation, devrait être évaluée, cependant, l'intensité de l'attention qui lui a été adressée.

On réalise, en effet, une perception autant dans le cas où l'on adresse une forte attention à une stimulation faible que dans celui où l'on adresse une attention faible à une stimulation faible.

À ce propos (et en se référant aux recherches du neurophysiologiste américain Roland, sur « l'effet de la pensée sur le cortex cérébral »), John Eccles (Prix Nobel, en 1963, de neurophysiologie)

rapporte : « Quand le sujet prête attention à un doigt sur lequel on allait appliquer une stimulation tactile à peine perceptible, on observe une augmentation du flux sanguin cérébral dans l'aire du toucher correspondante au doigt, dans la circonvolution post-centrale du cortex cérébral, comme aussi dans la région préfrontale. Une telle augmentation devait être due à l'attention mentale, parce que durant l'enregistrement on n'avait appliqué aucune stimulation » (5)

Naturellement, en dessous d'un seuil déterminé, même une forte attention ne pourrait pas transformer une stimulation en perception. Celle-ci est en effet le résultat de la rencontre ou du choc d'une stimulation-seuil » avec une « attention-seuil » : c'est le résultat, à savoir, d'une interaction entre le sujet ou l'objet qui produit la stimulation et le sujet qui produit la réaction ou la réponse (l'image perceptive).

Ceci dit, passons à examiner la nature de ce qu'on appelle « l'impulsion nerveuse ».

Celle-ci nous est présentée comme une variation transitoire du « potentiel de membrane consécutif à l'application d'un stimulus » (6).

Et nous-y revoilà ! Comme la stimulation à d'abord été réduite à la « modification du milieu », ainsi l'impulsion est à présent réduite à la « variation transitoire du potentiel de membrane » de la cellule nerveuse.

On persévère ainsi dans l'ignorance que la stimulation, aussi bien que l'impulsion, sont essentiellement animées par le contenu de la perception qui, ayant entrepris le voyage du monde vers le Je, se manifeste de manières aussi diverses que sont divers les milieux qu'elle doit traverser. Qu'on imagine par exemple un type qui, parvenu au bord de la mer, se déshabille et s'y jette. Eh bien !, ne serait-ce pas plutôt ridicule que de parler ce celui-ci comme s'il s'agissait de deux êtres différents, l'un « terrestre », l'autre « marin », à partir du moment où les traces ou les signes de sa façon de faire se manifestent, d'abord, comme des empreintes solides et, ensuite ; comme un sillage liquide ?

C'est de toute manière le récepteur qui transforme la stimulation en impulsion. « Celui-ci — dit justement le texte — est une petite machine ingénieuse sensible aux stimuli et faite exprès pour les transformer en impulsions nerveuses avec la plus grande efficacité » (7).

C'est donc en vertu de l'*excitabilité* de la cellule nerveuse que s'engendre l'impulsion, et c'est en vertu de sa *conductivité* que celle-ci se propage ensuite le long des voies nerveuses pour atteindre le cortex cérébral (après avoir traversé les diverses « stations réceptrices et émettrices » et « l'appareil de coordination »).

« Le système nerveux — nous est-il en effet expliqué — est une structure formée de cellules hautement organisées, capables de conduire et transmettre des signaux spécifiques avec un haut degré de fidélité et dans un temps très bref. Les signaux transmis concernent l'état de l'organisme enregistré par des récepteurs spécifiques distribués dans chaque partie et transmis au système nerveux central le long des voies de la sensibilité ; ils concernent en outre le milieu extérieur et son action sur l'organisme à laquelle sont sensibles des récepteurs hautement spécialisés (comme ceux optiques, auditifs, etc.), dont les signaux sont aussi acheminés au système nerveux central, il y a des signaux qui de celui-ci rejoignent la périphérie le long de voies efférentes motrices et modifient l'état du milieu organique ou contrôlent les activités volontaires . Entre voies afférentes et voies efférentes, le système nerveux central, qui en intègre le travail à divers niveaux qui culminent dans le cerveau, est une formation complexe capable d'élaborer les signaux qu'il reçoit, de mémoriser des informations, de prendre des décisions, et par conséquent il constitue l'organe de contrôle du comportement » (8).

Nous voici donc arrivés au problème des nerfs « sensitifs » et des nerfs « moteurs ». Comme nous venons de le voir, les voies « ascendantes » ou « afférentes » de la « sensibilité » sont en effet distinctes de celles « descendantes » ou « efférentes » de la « motilité ».

Pourtant, comme il est facile de comprendre qu'il n'existent pas de montées et descentes sinon en relation au sens de la marche de celui qui les parcourt, ainsi devrait-il être facile de comprendre qu'il n'existent pas non plus de « voies ascendantes » ni de « voies descendantes », sinon en relation au sens de la marche de l'impulsion qui la parcourt.

Mais pourquoi ne le comprend-on pas, alors ? Parce qu'on omet de distinguer la nature *extrasensible* de l'essence de l'impulsion de celle, *sensible* des voies au travers desquelles elle se propage ; et pourquoi ne sait-on pas, ou ne veut-on pas tenir compte du fait que le sens de la marche, *cognitif* ou *noétique*, qui part du monde au Je (de la perception au concept, en passant *d'abord* par les nerfs), est inverse de celui, *comportemental* ou *éthique*, qui part du Je au monde (du concept à la perception, en passant *ensuite* par les nerfs).

Par conséquent, il n'existe pas de *nerfs* « sensitifs » ni de *nerfs* « moteurs », mais ce qui existe, au contraire, ce sont des *processus* « sensitifs » et des *processus* « moteurs » qui, au moyen du système nerveux, arrivent « a-priori » ou « a-posteriori » à la conscience (dans la sphère centrale) ou n'y arrivent pas du tout (dans celle autonome).

Le système nerveux dans son entier est donc au service de la *sensibilité*, et la distinction désormais affirmée (anatomique) entre les deux types n'est que la conséquence d'une *réification* naïve de la nature qualitative, et dynamique des impulsions.

En tout cas, puisque la terminologie (électromécanique et informatique) des spécialistes n'aide pas à clarifier le problème, nous parlerons désormais de contenus (idéels et pleins de vie) qui, en traversant chaque fois l'âme, partent du monde (ou du corps) au Je (à l'esprit), en engageant essentiellement le *penser*, ou bien du Je (de l'esprit) au monde (ou au corps), en engageant essentiellement le *vouloir*.

Nous disons « essentiellement » puisque nous savons, par la science de l'esprit, que le penser et le vouloir ne sont jamais totalement disjoints. Derrière le penser conscient il y a toujours un vouloir inconscient, tout comme derrière le vouloir conscient, il y a toujours un penser inconscient.

Plus que d'un « penser » et d'un « vouloir », on devrait pour cette raison parler d'un « vouloir *dans* le penser », qui se manifeste par exemple dans l'*attention* et d'un « penser *dans* le vouloir », qui se manifeste par exemple, dans l'*intention*. « L'attention — observe justement Eccles — agit de la même façon que l'intention (...) On peut supposer qu'un je soit en mesure, au travers de la même neurophysiologie, d'activer par la volonté des parties sélectionnées du néo-cortex » (9).

La même neurophysiologie, d'ailleurs, distingue, effectivement, entre nerfs « sensitifs » et nerfs « moteurs » somatiques et viscéraux, mais elle nous fait ensuite savoir que les nerfs qui développent une seule de ces fonctions « sont dits *nerfs purs* », alors que ceux-là, qui sont « en même temps sensitifs somatiques et moteurs somatiques (ou aussi qui sont en même temps somatiques et viscéraux) se disent *nerfs mixtes* » (10) : c'est-à-dire qu'elle nous fait savoir qu'il ne faut pas nécessairement deux nerfs différents pour remplir deux fonctions différentes.

Mais comme nous l'avons dit, toutes ces voies, parce que « nerveuses » (parce que, à savoir, appartenant au « corps sensible »), sont toujours et seulement des voies de la *sensibilité* : ou bien le support nécessaire des activités plus ou moins conscientes de l'âme. Grâce à leur médiation, « a-priori », nous parvenons à avoir conscience des stimulations et, grâce à leur médiation « a-posteriori », de nos mouvements mêmes.

« Les nerfs — observe justement Steiner — sont tous organisés de manière unitaire et ont tous une seule fonction. Les soi-disant nerfs du mouvement se différencient des soi-disant nerfs du sens par le fait que ces derniers sont organisés pour servir de médiateurs à notre perception du monde extérieur, alors que les autres, soi-disant nerfs moteurs, servent à la perception de l'organisme même. Un nerf du mouvement n'est pas destiné à réaliser le mouvement de ma main (ce serait une pure absurdité), mais il est destiné à la perception du mouvement de la main, donc à une perception intérieure ; le nerf du sens sert inversement à la perception du monde extérieur » (11).

En particulier, dans l'encéphale et dans les nerfs crâniens (c'est-à-dire, dans cette partie du corps sensible dans laquelle *l'activité du Je prévaut sur celle du corps astral*), étant surtout actif — à l'état de *veille* — le vouloir *dans* le penser, la conscience du penser (de la forme) est excitée, alors qu'est inhibée celle du vouloir (de la force) ; dans le système nerveux autonome, végétatif ou sympathique, (c'est-à-dire, dans cette partie du corps sensible dans laquelle *l'activité éthérique prévaut sur celle astrale*), étant surtout actif — à l'état du *sommeil* — le penser *dans* le vouloir, est excitée la conscience du vouloir (de la force) et inhibée celle du penser (de la forme) ; dans la moelle et dans les nerfs spinaux (c'est-à-dire dans cette partie du corps sensible dans laquelle

l'activité astrale prévaut sur l'activité éthérique et sur celle du Je), étant surtout actif — à l'état du *rêve* — le sentir, est excitée la conscience de ce dernier et sont inhibées aussi bien celle du penser que celle du vouloir (12).

Notre texte dit à ce propos : « Le mécanisme basé sur le jeu alterne de l'excitation et de l'inhibition est désormais considéré comme un élément fondamental dans l'explication de tous les actes du système nerveux » (13), en précisant, cependant, qu'il n'existe pas « deux types d'impulsion nerveuses », mais que, selon toute probabilité, ce sont deux substances chimiques différentes (non encore « exactement » identifiées), qui servent de « médiatrices à l'excitation et à l'inhibition » (14). Mais si de telles substances ne servent que « de médiatrices à l'excitation et à l'inhibition », il est clair alors que même dans le cas où elles fussent « exactement » identifiées, elles ne serviraient pas du tout à résoudre le problème de la diversité intrinsèque des deux types d'impulsions.

À l'origine, c'est vrai, il n'existe pas « deux types d'impulsions nerveuses » (le Je étant *un*), mais il est vrai aussi que la force unitaire du Je s'articule et se différencie ensuite, chez l'être humain, dans les trois formes qualitativement différentes du penser, du sentir et du vouloir.

Cette tri-articulation de la vie psychique se reflète dans celle du corps sensible et — comme il est établi par la même neurophysiologie — dans celle du cerveau. Chez l'homme — rappelle en effet notre texte — « il est possible de reconnaître trois types de cerveau : celui des Reptiles, celui des Mammifères archaïques, et celui des néo-mammifères. Radicalement différents l'un de l'autre, soit du point de vue structural que biochimique, ils se fondent chez l'homme en une unique entité fonctionnelle » (15).

Pour comprendre l'origine de la différence entre l'excitation et l'inhibition, il est décisif en réalité de relever que la qualité « inflammatoire » (vitale ou calorique) du vouloir est opposée à celle « sclérosante » (formelle ou saline) du penser, et que tout notre organisme (à partir de la sphère médiane et du sentir) est imprégné et animé par une activité rythmique qui se manifeste comme une alternance, sur le plan nerveux, d'excitation et d'inhibition, sur le plan respiratoire, d'inhalation et d'exhalation, et sur celui cardio-circulatoire, de diastole et systole.

Mais revenons à notre sujet. En remontant les voies nerveuses, l'impulsion arrive enfin au cerveau. Pour la neurophysiologie, qui ne considère que la seule réalité du corps, tout finit là, ou, pour être plus précis, dans une de ces « aires sensibles » du cortex, comme on les appelle. Celles-ci constitueraient donc le point d'arrivée des impulsions nerveuses, alors que leur « aires motrices » constitueraient « le point de départ des impulsions motrices volontaires » (16).

Le cerveau donc, serait non seulement le sujet *intelligent*, c'est-à-dire capable — comme il nous est expliqué — de « planifier l'action », en la proportionnant « aux informations qui parviennent au système nerveux durant son exécution » et en élaborant « des stratégies alternatives pour faire face à divers événements conceptualisés de manière abstraite », mais aussi le sujet *moral* à qui il revient de « choisir l'action à accomplir », « d'abandonner un objectif en faveur d'un autre » ou de « *ne pas* accomplir une action » (17).

Que l'on imagine, cependant, deux personnes qui, sollicitées par une même stimulation, réagissent de manière différente. Un événement de ce genre est naturel pour le neurophysiologiste, parce que, c'est la diversité de leur cerveau — selon lui — qui détermine leur différence, et donc celle de leurs réactions. Mais comment expliquer, alors, qu'une même personne, dans le cours de sa propre vie et en dépit de cet « ensemble automatisé » qu'est le système nerveux (système qui, une fois mûr, reste comme il est), puisse parvenir à se modifier, et par cela même à réagir aux mêmes stimulations de façons différentes ?

Qu'arrive-t-il dans ces cas ? C'est « l'ensemble automatisé » qui change ? Et au cas où il en fût ainsi, qui le change ? Et comment ?

Le fait est que le déterminisme neurologique pourrait expliquer de quelque manière — pour le dire avec Manzoni — la poltronnerie de Don Abbondio ou la sainteté du Cardinal Borromeo, mais il ne pourra jamais expliquer la conversion du père Cristoforo ni celle de l'Innominato. Et ceci pour la

simple raison que le matérialisme ne fait que déposséder le sujet libre (le Je) pour introniser à sa place un cerveau déterminé.

Eccles (*rara avis*) écrit justement : il existe une « radicale orthodoxie matérialiste aussi bien philosophique que scientifique, qui se dresse pour défendre ses propres dogmes avec un pharisaïsme qui peut quasiment être assimilé à un certain dogmatisme religieux du passé (...) Si l'on devait décrire la motivation plus profonde du matérialisme, on pourrait affirmer qu'elle est simplement une terreur de la conscience (...) La raison la plus profonde de la peur de la conscience possède le caractère substantiellement terrifiant de la subjectivité » (18).

Nous pourrions donc dire, en récapitulant, que tout commence (du point de vue cognitif) avec la rencontre entre l'essence du sujet, qui se manifeste au moyen de l'attention portée et celle de l'objet qui, en modifiant l'environnement, se présente aux récepteurs sous forme de stimulation ; au moyen des récepteurs, le sujet transforme d'abord les stimulations en impulsions nerveuses et guide celles-ci vers le cerveau ; là, les impulsions sont ultérieurement transformées pour se révéler au sujet en tant que *sensations*.

Mais est-ce le cerveau qui opère cette nouvelle métamorphose du contenu originare de la perception ?

C'est difficile de le soutenir. Dans le cerveau, en effet, ne s'enregistrent que des impulsions nerveuses relativement « intégrées » et ne s'y réalise aucun saut de qualité.

Cela vaudra la peine de rappeler, à ce sujet, les célèbres affirmations de Émile Du Bois-Reymond (1818-1896) : « Quel rapport peut-on imaginer entre certains mouvements d'atomes déterminés dans mon cerveau d'un côté, et, de l'autre, des faits pour moi originaires, non mieux définissables, indéniables : « *je ressens de la douleur, du désir, le chaud, le froid ; la douceur me plaît, je sens le parfum de la rose, j'entends des sons de l'orgue, je vois le rouge,* » et la certitude immédiate qui dérive d'eux : « *Donc, moi je suis ?* » C'est même incompréhensible, absolument et pour toujours, que, à cause d'un certain nombre d'atomes de carbone, d'hydrogène, d'azote, d'oxygène, la disposition et le mouvement actuels, passés et futurs ne doivent pas être indifférents. On ne comprend pas du tout comment à partir de leur présence mutuelle, la vie consciente tire son origine » (19).

Certes, Du Bois-Reymond est convaincu que « jamais nous ne comprendrons les processus psychiques ». Mais ceci dérive du fait que pour comprendre les « processus psychiques » il faut une méthode et une pensée différentes de celles qui servent à comprendre les « conditions matérielles concomitantes ». Et tant que l'on continuera à aborder la vie de l'âme, pour en faire l'investigation, avec les mêmes instruments avec lesquels on aborde, pour en faire l'investigation, celle du corps, une telle vie restera vraiment — comme on dit — « absolument et pour toujours incompréhensible ».

La sensation, pour le coup, est la première expression de la vie psychique. Notre texte affirme qu'elle représente une « réponse de l'individu à une stimulation donnée ». Mais ce n'est pas du tout correcte, puisque la sensation est une réponse de l'individu à *une impulsion nerveuse (et non pas à une stimulation) qui a déjà atteint le cerveau*.

Eccles observe à ce propos : « La transmission depuis l'organe récepteur au cortex cérébral se produit selon un schéma codifié, absolument différent du stimulus originare, alors que même le schéma spatio-temporel évoqué dans le cortex cérébral se présente différemment. Et pourtant, comme conséquence de ce schéma cérébral d'activité, nous éprouvons des sensations (plus proprement, ces constructions complexes connues comme des *percepts*), qui sont « projetées » de quelque part en dehors du cortex : sur la surface ou même, à l'intérieur du corps, ou bien, comme cela se produit pour les récepteurs visuels, acoustiques et olfactifs, dans le monde extérieur » (20).

Nous en dirons plus sur ces « projections » par la suite. Pour l'instant, demandons-nous : si un récepteur physique est nécessaire pour transformer la stimulation en impulsion nerveuse, un « récepteur » quelconque ne sera-t-il pas nécessaire aussi pour transformer l'impulsion nerveuse en une sensation ?

Pour la science de l'esprit, ce « récepteur » différent et supérieur, n'est autre que l'âme : et plus précisément l'*âme sensible*.

Le sujet, donc, après avoir élaboré la stimulation initiale dans le corps, se met à l'élaborer dans l'âme. Là où se manifeste la sensation se réalise par conséquent le passage du corps à l'âme.

Ce sera peut être plus facile de comprendre la nécessité d'une élaboration aussi complexe, en établissant une comparaison entre le processus ordinaire de la « cognition sensible » et celui de la nutrition.

Comme c'est connu, quand nous assimilons un aliment quelconque, nous commençons tout de suite à le déstructurer, dans la bouche, au moyen de la mastication. Nous le déglutissons et le faisons passer dans l'estomac seulement après l'avoir en effet déchiqueté, trituré, humecté de salive, et partiellement dissous.

De manière analogue, la stimulation perceptive peut passer dans l'âme seulement après avoir été opportunément élaborée par le corps : par le corps physique, au moyen des organes des sens ; par le corps éthérique, au moyen de l'activité biochimique dans les synapses ; par le corps sensible, au moyen de l'activité électrique dans les neurones.

De fait, autant les aliments que les contenus des perceptions sont, pour notre individualité, des « corps étrangers » qui ont besoin, en tant que tels (en tant que « monde »), d'être en partie assimilés et en partie éliminés au moyen, respectivement, de la digestion et de la cognition (un proverbe arabe dit à ce propos : « En mangeant on se rend malade, en digérant on guérit »).

Le processus cognitif n'est donc qu'une « métamorphose ascendante » (Goethe) de celui métabolique (mais aussi de celui respiratoire). Le processus *éthérico-physique* de la prise en charge du donné perceptif correspond en effet à celui physique de la prise en charge de l'aliment, alors que le processus *psycho-spirituel* de la connaissance (qui comporte l'activité du souvenir et de l'oubli) correspond à celui physique de la digestion (qui comporte l'activité d'assimilation et d'élimination). Le processus cognitif ne se conclut cependant pas par la sensation. Pour pouvoir être lucidement reconnu par le sujet (le Je), le contenu originaire de la perception (l'essence de l'objet ou du phénomène) nécessite en effet des élaborations ultérieures de la part de l'*âme rationnelle* ou *affective* et de l'*âme consciente*.

En bref, les événements du cortex représentent, pour l'âme sensible, ce que les sensations représentent pour l'âme rationnelle ou affective. La première transforme les événements du cortex en sensations psychiques, alors que la seconde transforme les sensations psychiques en *concepts spirituels*. En substance, nous sommes en présence d'un processus d'explicitation constante et progressive du contenu originaire de la perception : explicitation indispensable au Je pour pouvoir se *re-connaître* dans une telle essence et indispensable à cette dernière pour pouvoir *se connaître* dans le Je.

Pour comprendre ce nouveau passage, il est toutefois nécessaire de remarquer que, au moment de l'acte perceptif du sujet, l'essence unitaire (l'entéléchie) de l'objet se fragmente en un nombre de stimulations pareil à celui des organes des sens engagés dans l'acte en question. Dans l'instant de l'impact avec l'attention du sujet, par exemple, la stimulation exercée par l'objet *X* s'articulera avec une stimulation *a* pour la vue, une *b* pour l'ouïe et une *c* pour l'odorat et ainsi de suite.

Ce sont donc de telles stimulations partielles, une fois transformées en impulsions nerveuses, qui afflueront par des voies diverses au cerveau, et qui y seront soumises à un premier processus d'intégration, limité et provisoire. « Les événements cérébraux — rappelle justement Eccles — restent disparates » et « ne fournissent aucune explication de notre expérience la plus commune, c'est-à-dire le monde visuel observé comme une entité globale, moment par moment » (21)

Eh bien !, nous pouvons pourtant — avec Eccles — discerner dans les « dendrons » les lieux physiques dans lesquels se réalise une première et provisoire intégration des divers impulsions, mais nous devons au contraire discerner dans ses non-mieux identifiés « psychons », ces sensations psychiques dans lesquelles se trouvent encore « impliqués » (Gioberti) les concepts spirituels.

Il écrit en effet : « L'intégration *dendron-psychon* » est essentielle pour la vie mentale ». Dans l'autoconscience, « les *psychons* peuvent exister indépendamment des *dendrons* dans un monde exclusif de psychons, qui est le monde du je (...) La transmission de *psychon* à *psychon* pourrait

expliquer l'unité du monde intérieur de notre mental et de nos perceptions (...) Jusqu'à présent, est resté toutefois inexpliqué, par une théorie quelconque sur l'intégration mental-cerveau, le fait que des événements nerveux multiformes dans notre cortex cérébral peuvent fournir, d'un moment à l'autre, des expériences mentales qui prennent un caractère unitaire » (22).

Cependant, ce sont justement de tels « événements nerveux multiformes dans le cortex cérébral » à être saisis, exercés ou « distillés », en première instance, par l'*énergie intuitive inconsciente* de l'âme sensible, sous forme de sensations, et, en seconde instance, par l'*énergie inspirative inconsciente* de l'âme rationnelle ou affective, sous forme de concepts.

Cette dernière, toutefois, non seulement les exerce ou les « distille », mais elle s'arrange pourtant, *en jugeant*, pour les unifier ou les synthétiser. Comme, du reste, dans le « monde exclusif des *psychons* qui est le monde du Je d'Eccles, il est possible de saisir un pressentiment du *monde des concepts ou des idées*, ainsi dans la « transmission de *psychon* à *psychon* », à laquelle on devrait — à ce qu'il dit — « l'unité du monde intérieur dans notre mental et dans nos perceptions », il est possible de saisir un pressentiment de l'activité qui juge et synthétise de l'âme rationnelle ou affective. « Il n'existe aucune explication — observe-t-il en exemple — pour la terrible énigme de l'unification des nos expériences perceptives » (23).

Mais ce n'est que dans l'âme supérieure, celle consciente, qu'une telle synthèse, en recevant le sceau (volitif) du Je, en vient à se poser en tant qu'*objet* face au *sujet*.

Le développement de la conscience de l'objet va donc de pair avec celui de la conscience du sujet (de l'autoconscience). C'est seulement là où il y a un *Je*, qu'il peut en effet y avoir un *non-je*.

Il faut aussi rappeler que si le véhicule physique des activités de l'âme est représenté selon la science de l'esprit, par les trois « districts » du système nerveux (celui supérieur, dans lequel prévalent les processus conscients ; celui médian, dans lequel prévalent les processus subconscients ou rêveurs ; celui inférieur, dans lequel prévalent les processus inconscients), le véhicule physique du Je est inversement représenté par le sang.

Tout ce qui va du Je au monde extérieur (ou au corps) passe pour cette raison *du sang aux nerfs*, alors que tout ce qui va du monde extérieur (ou du corps) au Je, passe *des nerfs au sang* ; à ce qui va de la vie intérieure du corps au Je est, inversement, *empêché* par le système nerveux autonome, de passer au sang (quand une telle activité est insuffisante s'engendrent en effet les états dits « hypocondriaques ») (24).

C'est sous cet éclairage que s'avère extrêmement significatif tout ce que nous avons rapporté au début — en citant Eccles — au sujet de l'augmentation du flux sanguin cérébral produit par l'attention mentale.

Quand le Je (l'esprit) agit sur l'âme, le sang agit donc sur le nerf. « On peut prévoir — affirme toujours Eccles — que dans le futur, on découvrira que l'immense série des pensées silencieuses, dont nous sommes capables, est en mesure de promouvoir des activités en de si nombreuses régions spécifiques du cortex cérébral que l'on pourra considérer une grande partie du néo-cortex comme placée sous l'influence mentale de la pensée » (25).

C'est donc dans l'âme consciente — pour revenir à notre sujet — que se forme, en vertu d'une *force imaginative inconsciente*, le germe de cette représentation qui, une fois « transportée — comme dit Steiner — dans le monde extérieur » (26), s'avère dans l'image perceptive ordinaire tridimensionnelle (on se rappellera aussi que Eccles, dans une des citations précédentes, fait allusion à des « percepts » qui sont projetés « de quelque part en dehors du cortex »).

Une ultime considération. Nous avons parlé d'une « force intuitive inconsciente » en relation avec l'âme sensible, d'une « force inspirative inconsciente » en relation avec l'âme rationnelle ou affective et d'une « force imaginative inconsciente » en relation avec l'âme consciente. Cela ne doit pas surprendre. Comme tout être humain est en effet en mesure de digérer bien avant de connaître les lois qui président à la digestion, ainsi est-il aussi en mesure de connaître le sensible bien avant de connaître les forces et lois (extrasensibles) qui président à une telle activité.

C'est justement à cause de ceci que Steiner souligne la nécessité de développer ces degrés de la connaissance supérieure qu'il appelle justement « imagitatif », « inspiratif » et « intuitif » (27). Une chose est, en effet, de jouir naturellement (et à cause de cela même inconsciemment) d'intuitions,

d'inspirations et d'imaginations, mais c'en est une autre que de se porter consciemment du degré ordinaire représentatif à ceux auxquels de telles réalités se manifestent.

D'un autre côté, les théories avancées par les neurosciences actuelles témoignent en abondance des équivoques qui peuvent surgir, alors qu'on aborde des investigations de ce genre en étant munis de la seule conscience « représentative » (dite aussi — par Steiner — « objective » ou « matérielle ») et en étant accablés, le plus souvent, des habituels préjugés matérialistes.

Lucio Russo, Rome, 18 septembre 2004

Notes :

- (1) P. Tonali (consultation de) : *Les grands thèmes de la médecine — le système nerveux* — Fabbri, Milan 1978, vol.I, p.72
- (2) *Ibid.*, p.25.
- (3) R. Steiner: *Les oeuvres scientifiques de Goethe* — Melita, Gênes 1988, p.223.
- (4) P. Tonali : *op.cit.*, p.31.
- (5) J. Eccles : *Comment le « je » contrôle son cerveau* — Rizzoli, Milan 1994, p.110.
- (6) P. Tonali : *op.cit.*, p.25.
- (7) *Ibid.*, p.39.
- (8) *Ibid.*, p.14-15.
- (9) J. Eccles: *op.cit.*, pp.205-206.
- (10) P. Tonali : *op.cit.*, p.61.
- (11) R. Steiner : *Le Karma et les professions en relation avec la vie de Goethe* — Antroposofica, Milan 1976, p.58.
- (12) En changeant de point de vue, cette description des trois « districts » du système nerveux peut s'avérer évidemment différente. Steiner, par exemple, met aussi en rapport le « système nerveux cérébral » avec le corps éthérique, le « système nerveux spinal » avec le corps astral et le « système des ganglions » avec le Je (*Ibid.*, p.59), en ne manquant pas de rappeler cependant qu'avec « une seule description, nous ne pouvons jamais embrasser la vérité toute entière, mais nécessairement n'en offrir qu'une partie ; nous devons, pour cette raison, chercher la lumière à partir de points de vue toujours différents, pour réussir à illuminer de la juste manière l'aspect de la vérité que nous avons voulu présenter (*Ibid.*, p.57). Toujours est-il que, au cas où l'on voudrait accorder la première description avec la seconde, on devrait appréhender, étant bien entendue la prévalence du sentir ou du corps astral dans la sphère médiane, la prévalence, dans la sphère supérieure, *du vouloir de l'ego dans le penser* (de l'intellect) et, dans celle inférieure, *du penser du Je dans le vouloir* (de la nature).
- (13) P. Tonali : *op.cit.*, p.38.
- (14) *Ibid.*, p.38.
- (15) *Ibid.*, p.17.
- (16) *Ibid.*, p.13.
- (17) *Ibid.*, p.15.
- (18) J. Eccles: *op.cit.*, pp.28 & 74.
- (19) E. Du Bois-Reymond : *Les limites de la connaissance de la nature* — Feltrinelli, Milan 1973, p.40.
- (20) J. Eccles: *op.cit.*, p.43. Que l'on note ici que Eccles appelle « percepts » ce que sont, pour nous, les « images perceptives », et les considère, improprement, presque équivalentes aux « sensations ».
- (21) *Ibid.*, p.50.
- (22) *Ibid.*, p.142.
- (23) *Ibid.*, p.140.
- (24) Cfr. R. Steiner: *Une physiologie occulte* — Antroposofica, Milan 1991.
- (25) J. Eccles: *op.cit.*, p.112.
- (26) R. Steiner : *Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie* — Religio, Rome 1939, p.83.
- (27) Cfr. R. Steiner: *Les degrés de la connaissance supérieure dans Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977.